



M É L A N G E S.

Os LUSIADAS, POEMA, etc. Les Lusiades, poème épique  
de LOUIS DE CAMOENS, nouvelle édition, corrigée et  
publiée par DOM JOZE MARIA DE SOUZA-BOTELHO.



PEUT-ÊTRE ne devrait-on dire qu'une nation existe, que lorsqu'elle est animée par un sentiment national, que lorsque tous ses membres s'associent dans un même amour, un même enthousiasme, de mêmes souvenirs ; que lorsqu'un même nom, un même symbole, une même image font battre le cœur à tous les compatriotes. Les petites passions de la vie, les petits intérêts de l'égoïsme travaillent sans cesse à détruire cet intérêt national ; l'anéantissement des nations est arrivé, lorsque chaque individu ne voit plus que soi, ne s'émeut plus que pour soi, ne sacrifie plus qu'à soi.

Descartes a dit : *je pense, donc je suis*, et sur ce premier fait reconnu il a cherché à élever tout son système métaphysique. De même en politique on peut

dire, nous sentons en commun, donc nous existons ; car toute nation qui reconnoit en elle ces sentimens sympathiques, peut regarder l'avenir avec confiance ; elle n'est pas morte, elle n'a point brisé le lien de son association, et ses citoyens ne sont point incapables de faire de grandes choses en sacrifiant leur intérêt personnel à celui de leur patrie. Beaucoup de nations entièrement dégénérées ne connoissent plus ce sentiment, beaucoup d'empires, formés par une association maladroite de provinces sans rapport les unes avec les autres, ne l'ont jamais éprouvé. Mais lorsqu'il existe quelque part, peu importe à quoi il se rattache, l'étincelle est toujours également précieuse, il faut également la préserver, puisque c'est à elle que l'on pourra rallumer un jour le flambeau de la gloire.

Il y a quelque chose de singulièrement touchant dans ce sentiment national lorsqu'il a pour objet la poésie ; après qu'une nation a perdu toute existence politique, il ne lui reste plus en quelque sorte en propriété commune que les chefs-d'œuvres de ses grands hommes ; aussi plus elle s'attache à leurs noms, plus elle grave leurs vers dans sa mémoire, et plus elle est digne de voir un jour leurs pareils renaître chez elle. Tel est le sentiment avec lequel les Portugais portent le Camoens dans leur cœur ; il est sacré à leur yeux comme un poète sublime, et plus encore comme un grand patriote ; tous les titres de gloire des Portugais se trouvent réunis dans ses *Lusiades* ; c'est à la mémoire de ses compatriotes qu'il a consacré son génie, pour leur ériger le plus admirable monument ; aussi l'enthousiasme des Portugais pour le Camoens réunit tout ce qui peut toucher les cœurs généreux, tout ce qui peut exciter une noble sympathie. Ce n'est pas seulement une haute admiration pour de grandes beautés poétiques, c'est encore une profonde reconnoissance de la nation en-

vers celui dont la vie entière fut consacrée à sa gloire, c'est un souvenir religieux de ces jours de triomphes, dans lesquels le Camoens non moins guerrier que poète avoit combattu avant de chanter la victoire; c'est un douloureux regret pour une puissance, pour une grandeur qui ne sont plus; ce sont enfin tant de sentimens sacrés, que la critique redoute, presque comme une profanation, d'examiner celui qui en est l'objet.

L'édition du Camoens qui vient de paroître sous les presses de Mr. Firmin Didot, et par les soins de Dom Joseph Maria de Souza Botelho, est en même temps un éclatant témoignage de cet enthousiasme national, et un noble hommage rendu par un homme distingué, aux sentimens de sa patrie.

L'art typographique depuis son invention n'avoit probablement rien produit d'aussi parfait que cette magnifique édition des Lusíades. Mr. Firmin Didot, déjà si connu par les progrès qu'il a fait faire à son art, s'est surpassé lui-même dans ce superbe ouvrage: l'admirable beauté, la netteté, la pureté des caractères, le goût dans la distribution des lettres et des espaces, la magnificence du papier, l'égalité parfaite dans la teinte de l'encre, font de chaque page et sur-tout de chaque titre un beau dessin qui charme les yeux, avant qu'on songe à y chercher des pensées.

Un grand peintre, Mr. Gérard, a entrepris la direction des douze gravures qui ornent le frontispice, la vie et le commencement de chaque chant. Il les a fait exécuter sous ses yeux par les plus habiles artistes, et il a si heureusement choisi les sujets, il les a si bien enchainés les uns aux autres, qu'ils présentent aux regards l'ensemble de cette Epopée. Jamais de si belles gravures n'avoient été attachées à un poëme, jamais tous les arts réunis n'avoient concouru à élever un si beau monument au poëte favori de tout un peuple.

L'édition des *Lusiades* a été le résultat d'un grand dévouement patriotique. Elle ne sera point mise en vente ; le noble éditeur la destine toute entière aux grandes bibliothèques de sa patrie, soit en Europe soit dans les deux Indes, aux autres bibliothèques célèbres, et à quelques amis (1). Mais il n'a pas seulement consacré une somme très-considérable à élever ce monument au Camoens et à sa patrie, il a donné quatre ans de sa vie, au travail le plus fastidieux, le plus fatigant, pour revoir les épreuves avec une attention inconcevable.

Le travail ordinaire de la correction ne peut donner qu'une très-foible idée de celui qu'exige un livre imprimé dans une langue étrangère et que n'entendent ni les Compositeurs, ni le Prote. Mr. de Souza devoit suppléer à tout par sa patience, et seul il a pu y réussir.

Les sentimens qui encouragèrent Mr. de Souza dans ce travail sont noblement exprimés dans le paragraphe qui termine l'avertissement mis en tête de l'ouvrage : en voici la traduction. « Le patriotisme le plus ardent » et mon admiration pour le Camoens, m'ont seuls dé- » terminé à former cette entreprise. Retiré des affaires » publiques et du service de mon Souverain, et par- » venu à l'automne de ma vie, avec une santé affoiblie, » j'ai cru que dans ma situation je ne pouvois faire une » chose plus agréable à ma patrie que de lui donner » une bonne édition du poëme dans lequel nous voyons » le plus grand monument de la gloire nationale. J'es- » père qu'elle recevra avec bonté cette dernière preuve » de l'amour que j'ai toujours professé et que je pro- » fesserai toujours pour elle ; car à ce terme de la vie

---

(1) Il en a déposé un exemplaire à la Bibliothèque de Genève, et les éditeurs saisissent avec empressement cette occasion de lui exprimer la reconnoissance du public Genevois.

» je puis lui dire avec la main sur la conscience :  
 » *Præclara conscientia sustentor, cum cogito me de patria*  
 » *aut bene meruisse, cum potuerim, aut certe nunquam*  
 » *nisi divine cogitasse.* » Cicero ad Attic.

Cet avertissement contient l'exposé du travail par lequel Mr. de Souza est parvenu à rétablir le texte dans toute sa pureté, en comparant entre elles toutes les premières éditions des Lusiades; il y a donné en même temps les motifs de sa préférence pour l'orthographe qu'il a rendue uniforme, et de son choix entre les leçons douteuses.

La vie du Camoens qui suit cet avertissement, est écrite avec une grande simplicité. Il n'y avoit en effet besoin d'aucun ornement, pour exciter le plus vif intérêt sur le sort du plus héroïque et du plus malheureux des poètes. Cependant plusieurs détails que nous n'avions point vus ailleurs s'y trouvent présentés, et l'on y suit l'infortuné Camoens d'une extrémité à l'autre de l'Inde portugaise, dans toutes les vicissitudes de sa destinée. Un examen critique du poème termine cette vie. Mr. de Souza y fait observer au lecteur tout ce qui, aux yeux des autres nations, doit placer le Camoens au niveau des grands poètes, tout ce qui, aux yeux des Portugais, doit le rendre comme divin. « Les Lusiades, dit-il (page 89) sont un monument de la gloire nationale. Ce poème n'est pas moins précieux pour nous que l'Illiade l'étoit aux yeux des Grecs; si le premier des poètes épiques y chanta les temps héroïques de la Grèce, de même dans les Lusiades nous trouvons célébrés les faits illustres, les victoires et les travaux de nos devanciers; chaque Portugais obtient une part d'autant plus grande dans la gloire nationale que sa nation est plus petite, et il aime d'autant plus vivement sa patrie et le poète qui conserva pour la postérité ces souvenirs illustres. Chaque famille noble trouve ici son nom, comme les actions singulières

» de ses ancêtres ; comment ne tiendrait-elle pas à l'hon-  
 » neur de se voir inscrite dans les archives de l'héroïsme ?  
 » Chaque cité, chaque ville y est nommée. Les Portu-  
 » gais doivent la conservation et la perpétuité de leur  
 » illustre renommée à Camoens, comme autrefois les  
 » Grecs et les Romains les durent à Homère et à Virgile.  
 » Y auroit-il donc entre nous quelqu'un dont le cœur  
 » fut si bas, que de ne point sentir pour notre poète  
 » un enthousiasme de reconnoissance. Les Anglais le sen-  
 » tent pour Schakespeare, au point de ne pouvoir souf-  
 » frir qu'on y découvre le moindre défaut qui pût di-  
 » minuer leur admiration pour lui. Johnson, aristarque  
 » plus que sévère, dit en parlant du *Paradis perdu* :  
 » *Quel sera l'Anglais qui pourra se plaire à y noter les*  
 » *pages qui méritent le blâme, et qui en diminuant la*  
 » *réputation de Milton, diminueroit en quelque sorte l'hon-*  
 » *neur de notre patrie.* Celui qui parmi nous oseroit le  
 » faire à l'égard du Camoens, se trouveroit coupable  
 » d'un crime qu'on pourroit nommer anti-national. »

Nous le demandons aussi ; parmi les étrangers quel  
 seroit celui qui pourroit se plaire à contrister un sen-  
 timent si pur, à mêler une froide critique à un en-  
 thousiasme si religieux ? Quel seroit celui qui blesseroit  
 de sang-froid une nation jadis remarquable par tant  
 d'héroïsme ? qui lui contesterait une admiration qui la  
 rend elle-même admirable ? Puisse, bien au contraire,  
 chacune des nations que nous croyons déchues,  
 conserver comme les Portugais le culte de l'antique  
 héroïsme ; et celles que leurs hauts faits ont rendues à  
 jamais illustres, en se nourrissant de ces souvenirs,  
 pourront espérer de voir recommencer la période de leur  
 gloire éclipsée.

Pour achever de faire connoître l'ouvrage de Mr. de  
 Souza, nous terminerons cet article par quelques extraits  
 de sa vie du Camoens. Après avoir consacré seize pages  
 à faire connoître ses premières aventures, son séjour

dans les Indes , son double exil , sa prison , et les persécutions sans nombre qu'il avoit éprouvées , Mr. de Souza continue ainsi :

« Il s'embarqua enfin dans le même vaisseau avec ses amis , et en l'année 1569 , il arriva à Lisbonne , après seize ans d'absence , de services , et de travaux , tandis que cette cité étoit affligée par l'épidémie que nous avons nommée la grande peste. »

» Don Sébastien régnoit alors , ou pour mieux dire , ses tuteurs qui lui avoient méchamment conseillé de reprendre à son oncle le cardinal Don Henri les rênes du gouvernement , régnoient en son nom. Déjà il les avoit arrachées peu de temps auparavant à la Reine son ayeule , pour les confier à cet oncle. Par de tels moyens , et d'autres encore , ses tuteurs le séparoient de tous ceux qui auroient pu modérer les passions de sa jeunesse. »

» Ces tuteurs désirant tenir le Roi séparé de ses augustes parens , se servirent du prétexte de la peste pour lui faire parcourir les provinces. Dans un tel état de choses , il devoit être difficile à Louis de Camoens de se présenter au Roi , et plus encore à de tels ministres , auxquels ne pouvoient plaire ni sa liberté noble et altière , ni les conseils purs et honorables que dans son poëme il donnoit au Souverain. On n'en pourra douter d'après la récompense qu'ils donnèrent à ce grand homme , quand enfin il put offrir son poëme au Seigneur Don Sébastien.

» Louis de Camoens passa les deux premières années à mettre ses affaires en ordre , et à faire imprimer ses *Lusiades* , qui parurent pour la première fois en 1572. »

» Le monde littéraire reçut cet ouvrage avec les plus grands applaudissemens , et en raison de son mérite intrinsèque , et comme étant le premier poëme épique que produisoient les modernes depuis la restauration des lettres. Mais tandis que Camoens couvroit de gloire sa nation , et par cet exemple qu'il donnoit aux autres peuples ,



et par sa manière de célébrer les faits héroïques des Portugais, ceux-ci, et les propres descendans de Vasco de Gama, dont il chantoit la navigation et la découverte des Indes, demeurèrent insensibles à la renommée qu'il leur procuroit; ils ne donnèrent au poëte aucune faveur, aucun secours. Mais ce qui est plus honteux encore : le gouvernement, en récompense des nombreux services que le Camoens lui avoit rendus pendant seize ans comme soldat, et en reconnoissance de l'éclat qu'il répandoit sur la nation, et sur le règne de Don Sébastien, par son immortel poëme, lui donna seulement la pension plus que mesquine de quinze mille rés ( trente écus par année ), sous l'obligation de résider à la cour..... »

» Lorsqu'on lit ce qu'il a écrit, et les souvenirs qui nous restent des sept dernières années de sa vie, il n'y a aucun bon Portugais dont le cœur ne soit navré de douleur, et qui ne rougisse de honte. »

» La misère à laquelle ses compatriotes le laissèrent parvenir, fut telle, qu'un esclave de Java nommé Antonio, qu'il avoit amené de l'Inde, plus humain et plus reconnoissant qu'eux, et meilleur appréciateur des qualités de ce grand homme, parcouroit de nuit les rues de Lisbonne, pour demander l'aumône, et soutenir ainsi son noble et respectable maître. »

» Ce fut dans ce temps-là qu'un gentilhomme nommé Rui Dias de Camara, vint à la pauvre demeure du Camoens, avec un égoïsme, et une importunité insensibles qui révoltent l'ame, pour lui reprocher de n'avoir point fini, tout grand poëte qu'il étoit, une traduction des psaumes pénitentiels qu'il lui avoit promise. Camoens répondit avec une patience et une douceur extraordinaires. *Quand j'écrivois ces chants, j'étois jeune, rassasié, amoureux, et aimé de beaucoup d'amis et d'amies, ce qui me donnoit quelque chaleur poétique. Aujourd'hui je n'ai plus de courage ou de contentement pour rien. Voilà mon*

*Javanois qui me demande deux sous pour acheter du charbon, et je ne les ai pas pour les lui donner. Que l'on compare ensuite le Javanois Antonio, et le gentilhomme Rui Dias de Camara.* »

» Dans ces dernières années de sa vie, il habita dans un petit logement, proche de l'église de Ste. Anne dans une petite rue qui conduisoit au couvent des Jésuites. Son seul divertissement étoit d'aller de-là, passer les soirées, au couvent de St. Dominique, en conversation avec quelques doctes religieux de ses amis..... »

» Ce même sentiment ( l'amour de son pays ), le premier et le dernier qu'il eut dans le cœur, il l'avoit déjà exprimé auparavant de telle manière, que je ne crois pas que l'antiquité nous présente une parole plus héroïque, ou qui montre un amour de la patrie plus pur, plus exempt de toute vanité, de tout égoïsme, surtout si l'on considère les circonstances où se trouvoit Camoens. Il étoit couché sur ce lit de misères et d'infortunes, blessé de l'ingratitude de sa patrie et du délaissement des hommes, lorsqu'un de ses amis vint lui donner la triste nouvelle de la bataille d'Alcacerquivir, de la mort de Don Sébastien, et du sort funeste qui attendoit sa patrie. *Tout au moins, s'écria Camoens en se levant, tout au moins, je mourrai avec elle.* »

» Cet homme incomparable, qui avoit trouvé en lui-même assez de force et de constance pour supporter tant de maux, ne put résister à cette nouvelle. La bataille s'étoit livrée le 4 août 1578. Il fut atterré par la douleur de cette catastrophe. »

» Il fut alors atteint d'une grave maladie, dans laquelle il dut éprouver les dernières extrémités de la misère et de l'abandon. Il voyoit l'indépendance de sa patrie perdue, et son fidelle Javanois n'étoit plus avec lui. On le transporta enfin à un hôpital destiné à la guérison des pauvres, et c'est là qu'il mourut en 1579, dans un tel abandon, qu'on ignore même le jour et le mois où

se termina sa vie ; mais ce fut probablement au commencement de l'année. On ne peut douter que telle n'ait été sa fin malheureuse , ainsi que le rapporte Diogo Barbosa. Car , dans un exemplaire de ses *Lusiades* , appartenant à lord Holland , et que j'ai entre les mains , mais qu'avoit possédé un frère Joseph des Indes , qui le laissa au couvent des frères Carmélitains Déchaussés de Guadalaxara ; on trouve écrit sur le premier feuillet de la main de ce religieux qui avoit été témoin oculaire. »

» *Que peut-il y avoir de plus triste que de voir un si grand génie si mal récompensé ? Je l'ai vu mourir à un hôpital de Lisbonne , sans avoir un drap avec lequel se couvrir ; lui qui avoit triomphé dans les Indes orientales , et qui avoit navigé 5500 lieues par mer. Quel avertissement pour ceux qui se fatiguent en vain en étudiant nuit et jour ; ourdissant leur toile comme l'araignée pour prendre des mouches. »*

» Quelques - uns , et entr'autres Manoel Severim de Faria , ont dit que la maison de D. François de Portugal envoya le linceul dans lequel on l'enveloppa. Il fut enseveli dans l'église de Ste. Anne près de la porte en entrant à gauche , sans qu'on mît sur sa tombe ni pierre ni inscription. »

S. S. I.

*Barbosa  
a' cabeça*

